

Si j'étais là ? Bien sur ! Je m'en souviens comme si c'était hier.. Particulièrement quand je vis une de ces bestioles et que je lui dit : « *Je me présente : Richard Fenneval, à votre service.* »

Oui je sais ce n'était pas très raisonnable. J'aurais du éviter les salamalecs, mais je me présente toujours avant d'assommer quelqu'un : c'est la moindre des politesses. Toutefois j'anticipe, prenons notre temps et laissez-moi vous resservir de cet excellent cru.

I. L'enfance

Je naquis en 1850, je ne saurais dire où : Car à l'époque les cartes n'étaient guère précise vous savez. Je sais juste que Père était parti vers l'Ouest, on commençait en effet à se poser des questions sur sa « longévité ». Ma mère espérait que notre famille serait unie... La pauvre ! Il nous a laissé en 1862 pour faire la guerre, et il n'est pas revenu avant mon adolescence.

Je vous demande pardon Bill ? Où ? La Licorne seule le sait ! Quelque part en Europe, contre les Anglais ou avec les Anglais, allez savoir avec lui ! Remarquez, je n'étais pas malheureux : Mère s'est remarié avec Jeremy, un pasteur méthodiste qui a tenté de m'inculquer des valeurs chrétiennes. Le brave homme a fait ce qu'il a pu et je garde un souvenir ému de ses longs discours moralisateurs. Dès ma plus tendre enfance, j'ai senti que j'étais différent des autres. De tous, j'étais le plus fort, plus rapide et le plus endurant ; j'ai trouvé ça très amusant au début d'être le meilleur partout. Puis ça m'a lassé, car aucun autre enfant ne voulait se mesurer avec moi. C'est pourquoi, après avoir fait les 400 coups, je me suis intéressé à d'autres sujets : la chasse, la pêche et surtout pas l'école du dimanche, au grand désespoir de mon beau-père et de ma mère.

Lors de ma douzième année, un drame s'est produit : des indiens se sont soulevés et ont massacrés tous ceux qui leur tombait sous la main. J'en ai réchappé avec quelques autres personnes grâce à l'arrivée de la cavalerie, mais Mère et Jeremy étaient tombés sous les flèches des peaux-rouges. Devinez qui arriva avec la cavalerie ? Mon père légitime : Cordell Fenneval ! Il était venu voir ce que devenait son fils au bout de dix ans ! Il espérait peut être que je l'accueille les bras ouverts... ? En tout cas, les retrouvailles émus entre un père et son fils tournèrent court : Je lui crachai à la figure lors de notre première entrevue... La réaction paternelle fut sans appel ; je me pris une raclée inoubliable, et Père, qui habitait dans l'Est en ce temps là, décida de me ramener avec lui.

La nouvelle Angleterre était charmante, mais après avoir vécu comme un sauvageon, la différence fut rude. Très vite, je m'acoquinai avec une bande de sacripants, devint un voyou de la pire espèce et échappait de justesse à la prison. Comment ? Qu'est ce que j'avais fait ? Ma foi : rien dont je n'ai vraiment à rougir maintenant : vol à l'étalage, cambriolage et quelques agressions de jeunes gens fortunés... Donc, grâce aux relations de Père, j'évitais le bagne. Ne sachant trop quoi faire de moi, il finit par décider, sur les conseils d'un ami anglais, de m'envoyer dans un collège anglais. La bas, dit ce vieux gâteux, « *J'apprendrai la discipline et le respect* ».

II. Le collège saint Georges

Le collège anglais était une sorte de bagne où l'on m'appri « *les bonnes manières* » ainsi que d'autres disciplines telle que la géométrie, le latin, le grec, la chimie etc... J'appri très vite les us et coutumes de ce charmant pensionnat et reçut mes premiers coups de badine environ... Hum laissez-moi réfléchir ? Un peu de vin encore ? Non ? Bien, comme vous voulez. Donc, où en étais-je ? Comment ? Ah oui bien sur, la badine !

Ma foi, je crois bien que ce fut deux heures après mon installation. Un élève d'une classe supérieure, s'était mis dans la tête qu'en tant que nouvel élève et « *Yankee* », je devais subir ses brimades. Cette exquise tradition avait donc pour but avoué de faire de moi un élève à part entière. Il obtint pour sa délicieuse cérémonie initiatique l'aide d'autres gentils garçons de son dortoir... Charmants bambins qui ne connaissaient pas la force des fils d'ambre ! Après avoir assommé à coups de poings les inconscients qui avaient eu la fâcheuse idée de vouloir me tenir, je projetais le meneur par la fenêtre ! Il ne tomba que du premier étage, c'est pourquoi j'aurais du n'avoir droit qu'à 10 coups de canne. Mais dans ma précipitation à lui montrer à quel point j'appréciais ses tentatives pour

m'intégrer, j'oubliais d'ouvrir la fenêtre... J'avais alors l'âge ingrat de 14 ans... Je fus convoqué dans le bureau du directeur et un miracle se produisit : je tombais sur un homme intelligent, passionné de pédagogie. Ce vieux directeur qui en avait vu d'autres discuta avec moi pendant plusieurs heures puis il me tint un long discours qui est resté gravé dans ma mémoire, même après toutes ces années. Je le revois encore : grand, mince, le visage rond orné de favoris et de moustaches, les lèvres minces, ses sourcils blanc épais froncé sur ses yeux gris acier, tenant à la main une badine :

- « *Monsieur Fenneval : ce que vous avez fait ne peut être toléré. Il en va de la discipline de cet établissement... Néanmoins (et sur ces mots, il ôta ses lunettes et les pointa vers moi) vous êtes à un âge où l'on a le sang chaud, vous avez une histoire particulière et on ne peut pas dire que vous ayez pris vos camarades en traître ! C'est pourquoi vous n'aurez que 50 coups de badine et 10 heures de retenue, au lieu d'être expulsé de cet établissement.* »

Le cher homme appliqua lui-même la sentence, et je peux vous dire que malgré son âge : il avait encore le bras vigoureux. Je criais un peu pour lui faire plaisir, mais comparé aux (rares) punitions paternelles : c'était des caresses...

En tout : je passais 5 ans dans ce magnifique endroit ! Je finis par prendre goût aux études, surtout aux cours pratiques des bas quartiers de Londres, dont je devins un élève assidu... Je fréquentai les cabarets, les tripots et les endroits louches. J'ai encore une tendresse particulière pour les docks où je perdis mon dernier reste d'innocence enfantine, avec Suzy : une serveuse peu farouche... Comment je n'attrapai pas une quelconque maladie est un miracle que j'attribue au sang d'ambre, ou à la chance... Ou peut être aux deux après tout. J'appris beaucoup de choses en ces cinq ans oui... N'allez pas croire que je négligeais les cours du collège ! J'étais un bon élève, mais mes professeurs regrettaient mon côté « dissipé ». A 19 ans je décidais que mon temps était fait dans cette noble institution ! Je fis donc le mur et m'engageais comme matelot sur un navire en partance pour les Etats-Unis, j'arrivai quelques mois plus tard en Nouvelle Angleterre, après quelques péripéties dont je vous fait grâce. Une fois la bas, je pus revoir mon père pour la première fois depuis mon entrée au St Georges Collège. Il n'avait pas changé d'un iota, chose qui me surprit un peu, mais dont je m'accommodais avec l'insouciance de la jeunesse...

Nous eûmes ce qu'il convient d'appeler « une franche discussion entre hommes » tous les deux. Celle-ci se transforma rapidement en une violente dispute, qui se prolongea en un pugilat dans les règles de l'art ! Père eut évidemment le dessus et après m'avoir mis groggy, il essaya de me faire rentrer en Angleterre. Il avait trouvé un moyen très simple : me renvoyer par le premier bateau ! On m'attacha à fond de cale alors que j'étais assommé, et lorsque je me réveillai : nous étions à environ 10 miles de la côte. Mon réveil fut pénible : j'avais l'impression qu'un marteau géant m'avait fracassé le corps... Pourtant je réussis à briser mes cordes, et entreprit de persuader l'équipage de faire demi-tour. Malheureusement : le capitaine se montra insensible à mes arguments, même les plus frappants ! Alors que j'étais amicalement en train de lui fracasser la tête contre le gouvernail, je sentis quelque chose de froid se poser sur ma nuque : le canon d'un fusil. C'était le second qui, après mure réflexion, avait décidé que le capitaine pouvait lui être utile ! Il me dit :
« *Mon gars : C'est simple, ou tu te calmes et tu viens avec nous en Angleterre gentiment, ou tu sautes et tu rentres à la nage !* »

Sur ce trait d'humour, l'équipage s'esclaffa (quelque peu servilement soulignons-le). Ils rirent un peu moins lorsque je sautai du bateau et me mis à nager. Je ne sais pas combien de temps je mis à rentrer, mais en tout cas, je peux vous dire que cette histoire alimenta les conversations du front de mer pendant longtemps ! Après cet épisode, je ne vis plus Père pendant 30 ans...

III. Les années western.

Qu'ai-je fait pendant ces 30 ans ? Mon Dieu, mais plein de choses passionnantes ! Je m'engageai dans l'armée et me fit éclaireur. Je traquais les Indiens « rebelles » ! Pas très glorieux comme occupation, je peux vous le dire ! Je finis par désertier après avoir cassé la tête de mon colonel. La raison ? Hum... Si je vous disait que c'était pour des raisons philosophiques vous me croiriez ?

Non ? Bon c'est bien ce que je pensais. Pourtant ce n'est pas si loin de la vérité ! Le colonel avait une vision particulière de la condition humaine des non-blancs. Maintenant on l'appellerait un « *fasciste* », autrefois c'était un gentleman du vieux sud ! Il était charmant avec les blancs, mais les noirs, les orientaux et les Indiens : c'était autre chose. On s'est plusieurs fois disputés à ce sujet. J'avoue qu'avant de partir, je lui ait expliqué ma position avec des arguments de poids : Mes poings dans sa face de rat ! Pendant un temps j'étais impitoyable avec les Indiens, je me vengeais sur eux de la mort de mes parents (notez que j'englobe ce bon Jeremy dans ce terme). Puis un jour je me suis lassé et j'ai déserté !

J'errais dans les plaines depuis quelques jours, lorsqu'un événement imprévu changea ma vie : J'entendis des cris de femme, non loin de moi. Je courus et vit une squaw qui fuyait devant une bande de soudards issus de mon ex-régiment ! Je me lançai à son secours avec conviction et reçu comme récompense... Une bonne mesure de plomb ! Un coup de fusil dans la cuisse, je peux vous dire Bill : j'ai connu des sensations plus agréables ! S'ajoutait à ça : une balle dans le ventre, quelques coups de couteau ici et là, plus divers coup de poing, pieds et crosse de fusils. Mais je brisais une ou deux nuques, fracassai la mâchoire d'un natif du Texas et cassai la jambe d'un sergent d'un coup de pied lancé au hasard ! Je pense que le reste m'aurait achevé avec « joie et délectation » si quelques guerriers indiens n'étaient pas intervenus... J'eut le bon goût de ne pas m'évanouir, ce qui eu le mérite de les impressionner ! Je passais ensuite deux ans avec eux. Pour devancer toutes questions : j'ai demandé et obtenu de recevoir l'initiation des guerriers, et oui ça fait mal ! Très mal ! Mais c'était indispensable si je voulais les comprendre... Au bout de 4 ans je suis parti car ma femme était morte de maladie, un genre de grippe... J'ai laissé ma fille aux bons soins de ma belle sœur et de son mari et je ne l'ai jamais revu...

Je me suis ensuite fait trappeur, comme dans ce film avec Robert Redford : « *Jeremiah Johnson* » ! J'avais un ami scénariste à Hollywood dans mes dernières années sur la terre, je lui avais raconté quelques épisodes de ma vie dans les montagnes : il s'en est pas mal inspiré et voilà le résultat... Passons, car ma modestie naturelle m'empêche d'en dire plus. Après quelques hivers très rigoureux : je me lassais des montagnes, de la neige et des bêtes sauvages. J'embrassai donc la convoitée profession de chercheur d'or ! Je me suis pas mal enrichi car contrairement aux autres : je ne dilapidais pas mes pépites, et surtout je savais ou chercher depuis mes années passées avec les Sioux. Au cours d'une discussion avec un sorcier, j'avais appris ou chercher précisément, et je ne m'usais donc pas la santé à trifouiller la boue.

A force de m'enrichir, les grandes compagnies voulurent savoir ou je trouvais tout ça ! Les premiers envoyés étaient aussi humain que des crotales... Les suivants étaient plus francs car ils passèrent aux menaces directes... Un jour : Je finis par m'énerver, et j'en pris un pour taper sur l'autre ! Non Bill, ce n'est pas une image... J'aurais du me modérer mais ils m'avaient poussé à bout en mettant le feu à ma maison ! Quoi qu'il en soit : je fut conduit en prison par le shérif. J'aurais bien tenté de filer à l'anglaise, mais il avait pris la précaution de s'entourer de 3 adjoints armés jusqu'aux dents... Le procès fut des plus rapides, après tout n'étais-je pas « un vil meurtrier » ? Je m'évadais la veille de ma pendaison, et en profitais pour envoyer le juge « ad patres »... Oui je reconnais que j'étais assez violent dans ma jeunesse...

Je devins logiquement hors-la loi pendant quelques années et m'amusait à attaquer quelques banques, trains et autres diligences. Bon, quand on lâcha les pinkerton à mes trousses, je partis faire un tour au Canada et revint que quand on me crut mort. Pendant toutes ces années j'ai croisé quelques célébrités et notamment le fameux Wild Bill Hiccock, sans oublier la délicieuse Calamity Jane. Je m'entendais bien avec Bill, il trichait encore plus que moi aux cartes ! Je pleurai sa mort de tout mon cœur...

IV. L'Europe et Ambre

Parallèlement à tout ça, je me rendis compte de quelque chose de curieux : je ne sentais aucune trace de vieillissement. Pas la moindre perte physique, et à 35 ans, j'en paraissais 25, et à 40 ans, alors que certains vieux compagnons étaient perclus de rhumatismes, moi Richie Fenneval on me donnait toujours 25 ans ! Et toujours, ce rêve depuis mon enfance m'accompagnait : une surface miroitante,

des courbes de feu... La Marelle bien sur, mais à l'époque : ni moi ni Père ne le savions. Au bout de 30 ans, en 1909 donc, je retrouvais mon père en France, à Paris où je faisais un voyage d'agrément. Une relation m'emmena au moulin rouge, et c'est dans ce lieu mythique que nous nous revîmes. Il n'avait évidemment pas pris une ride. Nous discutâmes fort longtemps, et là Père me révéla son étrange histoire : J'appris avec stupeur que ses souvenirs remontaient jusqu'au 16^e siècle, et que depuis ce temps là : il n'avait pas vieilli ! Imaginez ma surprise quand il m'expliqua son amnésie. Père en a déjà parlé avec vous, je n'entrai donc pas dans les détails.

Après cela nous nous perdîmes un peu de vue, les aléas de la vie, ce genre de choses... Il y'eut la Grande Guerre : J'y laissais quelques morceaux de moi-même d'ailleurs. Comment ? Oui depuis ils ont repoussé : Dieu soit loué, vous m' imaginez me battre avec deux doigts et une oreille en moins ? Puis les années folles où je possédais un cabaret et je faisais de la contrebande d'alcool ! Je n'ai jamais rencontré Al Capone non. Désolé Bill, vous me connaissez : je n'enjolie jamais les choses... Mais reprenez-vous mon vieux, vous avez avalé de travers ?

Comme je vous disais : nous nous vîmes rarement. Je faillis le retrouver dans les années 60, mais il disparut de la surface de la terre : c'est le cas de le dire puisqu'il se retrouva en Ambre. Je ne le revis que quand il revint pour chercher des armes à feu. En ce temps-là, j'exerçais la difficile profession de rentier dans un paradis fiscal ! Oui je sais : ce n'est guère glorieux, mais que voulez-vous : à 110 ans, j'avais bien le droit d'avoir ma retraite... Ceci explique qu'il ne lui fut guère difficile de me convaincre de le suivre dans sa folle aventure : je m'ennuyais à mourir ! Je fis donc la connaissance de Ganelon alias Oberon. Comme Père je m'entendis très bien avec lui et je me demande s'il nous a laissé voir sa vraie personnalité ou si c'était encore un rôle ? Nous arrivâmes au plus fort du combat comme vous l'a raconté Père. Je mitraillais tout ce qui me tombait sous la main et peux vous avouer que je n'en menais pas large. Toutes ces bestioles semblaient sorti tout droit de mes pires cauchemars... Au bout d'un moment je n'avais plus de balle et je me mis à manier le fusil comme une massue. Je m'apprêtais à prendre de la distance pour chercher une épée ou du moins une arme plus efficace que mon fusil sans balles. C'est alors que j'aperçus un malheureux soldat d'ambre qui allait se faire massacrer par une espèce de chose poilue... Je m'approchais, tapotais gentiment sur l'épaule de la chose et tentais de me présenter, mais ce rustre ne connaissait visiblement pas l'étiquette des gentlemens sudistes... La conséquence ? La conséquence : c'est que je me reçus un magistral coup de griffe ! Je pris alors la décision de me faire une cape avec sa fourrure et lui brisais le crâne avec la crosse de mon fusil.

Je sympathisais avec le soldat nommé Dorian, qui était un jeune noble de la cour d'Ambre, et le ramenai à son camp, où je fut entouré par une nuée de soignants dont la sœur du jeune noble, qui me manifesta sa reconnaissance plus tard d'une manière bien agréable... Non, Bill je n'irais pas plus loin : un gentleman ne détaille pas ce genre de choses...

Après la bataille contre les monstres envoyés par les cours du chaos, je passais discrètement la Marelle à tir'na'ogh. Je me faisais passer à l'époque pour un soldat d'ombre ramené par mon père, et put apercevoir mes oncles et tantes dans toute leur splendeur ! Dorian me présenta son idole : Gérard qui manqua me briser la main en me disant bonjour. Je restais quelque temps en Ambre au domaine de la famille de Dorian avec qui je sympathisais. Puis, sur les conseils de Père : je quittais Ambre et partis en Ombre faire joujou avec mes nouveaux pouvoirs.

V. AVALON :

Je restais en contact avec Ambre via l'atout de mon père, et c'est à sa demande que je passais un certain temps en Avalon l'originelle, (pas celle de Benedict) et me perfectionnais dans les domaines où je manquais d'entraînement. Je fis de gros progrès en épée particulièrement et luttais au côté des habitants contre des forces d'invasion. J'aime beaucoup Avalon, et c'est ma seconde patrie. Un autre point positif est que j'héritais d'objets ayant appartenu à mon père lorsqu'il était Roi : une épée et un plastron de cuirasse. Je revins en Ambre après la guerre, et appris l'existence d'un demi-frère. Cela me fait penser que je ne l'ai jamais rencontré Bill ! Il faudra faire les présentations dans les règles de l'art... Je fut donc présenté officiellement et obtint un vague titre de Baron de quelque chose, je crois

Journal de Richard

que c'est le val ombré... : Un domaine près de la famille de Dorian, hérité d'un vague cousin mort à la guerre semble-t-il. Enfin, j'avoue ne pas me passionner pour la politique. Oui je sais c'est un tort, mais la vie est pleine de découvertes et pourquoi la gâcher en intrigue tortueuse ?

Remarquez : le domaine est agréable car non loin de la mer et je suis un fervent adepte des sports nautiques, si vous aviez vu la tête de mes serviteurs quand ils m'ont vu faire du surf pour la 1^{ère} fois... Tiens vous voyez quand on regarde par la fenêtre : on aperçoit la grande forêt d'Arden. Voilà Bill : je vous ait raconté ma vie. Parlez-moi un peu de celle de mon père...